

Un marché suisse à reconquérir



Pas de quoi rire pour la vitiviniculture vaudoise qui a vu son rendement s'effriter, en raison de facteurs multiples: baisse de la consommation, chute de la production et concurrence étrangère accrue. ARCHIVES GLENN MICHEL

VINS La vitiviniculture vaudoise vit une «situation difficile mais pas catastrophique» selon les experts économiques de la BCV.

DIDIER SANDOZ AVEC ATS
dsandoz@lacote.ch

«Le beau menace?» Tel est le titre de la dernière étude publiée par l'Observatoire BCV de l'économie vaudoise qui s'est penché sur le sort de la vitiviniculture dans notre canton. Au terme d'une compilation considérable de données chiffrées, les experts, représentés hier en conférence de presse par Jean-Pascal Bae-

chler, conseiller économique à la banque cantonale parviennent à une conclusion toute vaudoise: «Le marché vitivinicole de notre canton connaît une situation difficile, mais pas catastrophique».

Ce secteur économique avait fait l'objet de la première étude menée par cet observatoire de la Banque cantonale vaudoise, il y a dix ans. Les tendances observées il y a une décennie ne se sont pas inversées. On assiste toujours à une chute de la production. Celle-ci a baissé de moitié en un quart de siècle (-54% de 1989 à 2014). La surface du vignoble vaudois est par contre restée pratiquement inchangée à 3778 hectares.

Désapprendre la productivité

Vaud n'est pas le seul concerné par cette évolution. Au niveau national, la production vinicole a baissé de 46,6% en vingt-cinq ans. «Les vigneronns ont dû désapprendre la productivité», relève le conseiller économique qui ajoute que cette diminution de quantité a été «partiellement voulue afin d'améliorer la qualité et partiellement subie en raison de la concurrence accrue des vins étrangers qui entrent plus facilement sur notre marché».

Jusqu'au début des années 1990, le vin blanc suisse bénéficiait

d'une bonne protection douanière. Les importations étaient déjà contingentées et, de plus, un cloisonnement entre les entrées de rouges et de blancs mettait ces derniers à l'abri de la pression étrangère. «Durant la décennie 1990, le vin blanc est passé d'une surprotection à une forte exposition à la concurrence étrangère», remarque Jean-Pascal Baechler, auteur de la 12^e étude de l'Observatoire BCV de l'économie vaudoise. «Aujourd'hui, le vin suisse est complètement connecté au marché mondial.»

La domination italienne

Cette réduction des quantités est aussi en phase avec la forte diminution de la consommation. Sur une décennie, cette baisse se chiffre à un tiers environ, au niveau national. «Par contre le vin a gagné en image. Il ne s'agit plus d'une simple boisson de table, mais bien d'un produit précieux, à forte personnalité, que l'on associe à de bons moments entre amis», souligne le conseiller économique qui constate que les vins importés, notamment les rouges, ne sont pas forcément les crus bas de gamme, mais bien des bouteilles – et de moins en moins de vrac – plus chères qu'autrefois.

«Et quand on dit qu'entrent en Suisses des vins venus des quatre coins du monde, les chiffres révèlent en fait que ces quatre coins se situent essentiellement de l'autre côté des Alpes. Les vins italiens sont désormais numéro un pour les importations en volume, mais aussi en valeur, passant devant la France et ses vins mousseux onéreux.» En Suisse, il se boit plus de rouges italiens que des crus vaudois – qui fournissent un dixième de la consommation nationale – ou valaisans.

L'épisode de franc fort, accentué depuis l'abandon du taux plancher par la BNS, ne semble pas constituer la principale menace pour la vitiviniculture vaudoise. «Le vin suisse n'est de toute manière pas un produit d'exportation», glisse Christian Jacot-Descombes, porte-parole de la banque.

Si le vigneron vaudois est à niveau pour ce qui est du travail de la vigne et de la vinification, il doit encore progresser dans la mise en scène, la promotion et la vente de son produit. «Les habitudes de consommation ont changé. Il s'agit maintenant de repartir à la conquête du marché national, essentiellement outre-Sarine et dans les centres urbains», recommande l'auteur de l'étude qui reconnaît

que de multiples efforts sont entrepris pour gagner des parts de marché. «Mais beaucoup reste à faire», concède le responsable de la BCV en parlant des «défis» à relever dans notre canton.

Miser sur le chasselas

L'étude souligne la nécessité de se focaliser sur le chasselas, «l'unique selling proposition». Une spécialité vaudoise «qui nous différencie», affirme Jean-Pascal Baechler. Il y a peu, la diversification semblait être le maître-mot, avec des consommateurs qui voulaient autre chose que du chasselas.

L'évolution de l'encépagement entre 2000 et 2014 semble le démontrer. Le chasselas a reculé de 13,1%, alors que tous les autres ont progressé (Chardonnay +34,1%, Sauvignon +303,1% par exemple). Le chasselas (60% du vignoble vaudois) perce cependant à l'international, avec des grands critiques qui le louent, ce qui n'avait jamais été le cas avant.

L'état réel de la vitiviniculture reste «très difficile à estimer» au vu du manque de données financières. La situation semble toutefois s'être stabilisée après l'ouverture des marchés (1991-2001). «La branche ne va pas si mal», conclut Jean-Pascal Baechler.